

Mon amie noire au talon rose

Émile Ollivier

Volume 8, numéro 2, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ollivier, É. (1993). Mon amie noire au talon rose. *Brèves littéraires*, 8(2), 65–68.

ÉMILE OLLIVIER

Mon amie noire au talon rose

Il y a quelque chose en lui qui rappelle obstinément le plein vent : ce mouvement de tête comme un cheval sans bride, ce débit rapide dans la voix comme si l'urgence de dire prévalait sur on ne sait quelle fragilité. Il paraît plutôt de la race des nomades que des sédentaires.

Né en 1952 à Trois-Pistoles, Pierre d'Amours a fait ses études à l'Université Laval. Installé à Montréal depuis quelques années, cet homme d'errance et de migration a voyagé aux quatre coins de la planète : Haïti, Bénin, Nicaragua, Burkina Faso, comme s'il n'y avait que les voyages pour colorer la vie. Dany Laferrière lui a fait découvrir les littératures haïtienne et latino-américaine. Depuis, il traîne dans ses bagages : *L'espace d'un cillement* de Jacques Stéphen Alexis, mais aussi *L'amour au temps du choléra* de Gabriel Garcia Marquez, *Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry, et des traités savants sur le vaudou et le chamanisme.

Il a exercé plusieurs métiers dans sa vie. Très jeune, il a travaillé dans les mines; puis comme guide de pêche dans les eaux controversées des Amérindiens. Mais c'est surtout dans le sillage de la Coopération Internationale qu'il a gagné sa vie, ces dernières années, tout en assurant un atelier de photographie à l'université. Homme de vertige et d'alcool, il connaît de l'intérieur la transe, l'expérience mystique. C'est d'ailleurs cet aspect qui l'attire dans la culture haïtienne : la danse, la terre, les dieux. Il voue un culte fervent à l'un d'eux, Legba, le dieu qui ouvre les portes. Il effectue des rapprochements osés, inédits entre le Vaudou et l'univers des Amérindiens, plus précisément

les Montagnais; le Poteau-Mitan, l'Assôn, certaines cérémonies d'initiation lui semblent des exemples concrets de rapprochement entre ces deux cultures.

Photographe, c'est posséder

«J'aime la photo classique», confie-t-il volontiers. Cartier-Bresson, Doisneau, Karsh, Salgado. Il déteste certains courants actuels qui trafiquent l'image, le modèle et donnent à la photo, sous prétexte de création artistique, une impression d'irréalité. La photo est une capture de l'autre. Pour D'Amours, photographe, c'est posséder l'autre, c'est violer, pénétrer l'intimité de l'autre. Aussi déteste-t-il être photographié. Curieux, non ? Mais ce photographe (pardon, il rectifie «je suis un amateur éclairé») n'a jamais photographié en vingt ans de pratique sans que l'autre y consente — en toute complicité.

La série qu'il nous présente, sous le titre *Mon amie noire au talon rose*, lui vient d'un poème de Léopold Sedar Senghor : *Des portraits et des nus*. Le corps noir féminin avec une fixation, une obsession, les parties blanches du corps noir : les mains, la paume, les pieds, les talons, la plante des pieds. Quand on lui pose la question : pourquoi cette obsession du corps féminin, noir ? Il ne sait trop quoi répondre. Il vit depuis quinze ans avec Karlyn, une Haïtienne de la Gaspésie, ou plutôt une femme née en Haïti et élevée en Gaspésie. Et puis, il y a la splendeur du corps noir, la beauté du corps féminin noir, comme une sculpture — fantasma de blanc ? Voyeurisme ? Pornographie qui voile son nom ? Ce n'est pas simple.

Le regard de Pierre D'Amours

Il est vrai que Pierre D'Amours photographie le corps féminin noir sous toutes les coutures, dans toutes les postures : couché, assis, debout, jambes croisées, décroisées. Le photographe explore jusqu'à saturation les possibles du corps féminin noir et nu. Pourtant, malgré la nudité, il arrive à garder le corps intègre et souverain. Je fais l'hypothèse que sa technique y est pour beaucoup; mais aussi ce qui sauve Pierre D'Amours de

l'abjecte pornographie, c'est le rapport qu'il développe avec ses modèles et surtout son regard.

D'abord le miracle du noir et du blanc. La couleur est obscène. Le noir sur fond blanc détache la personne et la pause devient sculpture. Une caméra, toujours la même. Une lentille normale. La lumière ? Naturelle, autant que possible. Il déteste utiliser le flash électronique. Pas de système compliqué. Le même décor, toujours. Pierre D'Amours fuit le compliqué. Tout se passe comme si, pour paraphraser Russel dans *Histoire de mes idées*, il avait découvert dans un sentiment d'intense soulagement qu'en photographie, comme en philosophie, on pouvait dire simplement l'herbe est verte, la neige est blanche, le corps est noir. Autrement dit, c'est dans la simplicité qu'on retrouve la beauté. Éliminez la babiole, l'essentiel demeure.

Ensuite le modèle. Pierre D'Amours ne travaille pas avec des modèles professionnels. «Elles ont, dit-il, le même sourire, la même mensuration. Elles sont faites sur mesure.» Il prend des femmes ordinaires, qu'il trouve (j'allais dire qu'il racole) au coin de la rue. «Mon sens de la beauté a changé, confesse-t-il. Il est vrai que, depuis l'enfance, je déteste le blême, le fade, le blond. Le noir m'apparaît comme le *nec plus ultra* de la beauté.» Les multiples séjours en Haïti lui ont fait découvrir le corpulent, la chair, la graisse. Il exploite les cicatrices, les taches, les blessures du corps. Celles-ci font partie de la beauté. Il a beaucoup observé les femmes paysannes. À force de porter l'eau, les vivres et les denrées sur leur tête (car en Haïti, la tête est un outil de production), les femmes paysannes sont forcées de marcher droit. Ce port altier, cette lumière dans leurs yeux ont séduit le photographe.

Enfin, le regard. Naguère, le discours féministe condamna énergiquement le «voyeurisme macho» des photographes. Et pendant quelque temps, on prenait toutes sortes de précautions avec le féminin. «Ce sont heureusement les femmes qui aujourd'hui recommencent», s'exclame D'Amours. Il s'interdit cependant d'être un voyeur, selon lui, à cause des contraintes qu'il se donne : le respect de l'anonymat, le visage voilé. Si les

corps sont dans leur plus simple appareil, c'est parce qu'il y a un rapport entre érotisme et vêtement. Ce qui l'intéresse, c'est le mystère sous le visible, comme sur cette photo où ce sont les yeux qui sortent de l'ombre. Le visage est encore plus beau parce qu'invisible. Ou encore cette autre image où l'on oublie le corps métallique, le visage, pour voir la coiffure, les cheveux en pagaille, suspendus dans l'espace comme des stalactites qui décoreraient le corps-pilier de franges merveilleuses. À la limite, le photographe est nu et le modèle habillé.

D'un paysage de silence

Pierre D'Amours expose vingt photos de la série *Mon amie noire au talon rose* et une dizaine de portraits de la série *Nus de femme noire*.* L'économie de moyens est telle que tout se passe dans l'investissement extrême du regardeur et de la regardée, à l'interface d'une fascination et d'une possession. Il le clame tout haut : il ne photographie que dans la fascination réciproque. La structure de cet art renvoie à celle de la musique : le principe de la répétition est poussé à l'extrême et la rigueur de l'écriture gestuelle semble écarter tout artifice.

Voilà, devant nous, le corps noir, une Femme. Elle offre ses mains et ses talons; elle dénude une épaule; elle croise et décroise les jambes dans une posture de yoga. Le voilà ce corps nu, sur le fond nu, éclairé d'une lumière crue. Le corps avec ses rayures, ses cicatrices, la mémoire de sa vie inscrite dans la beauté d'un grain, dans le flasque d'une chair vive et meurtrie. La voilà, Vénus callipyge, laissant parfois traîner un objet intime, une chaussure ordinaire. La voilà, donnée au regard pour observer les parties blanches du corps, les mains, les nœuds et les lignes de la paume, les pieds, la plante des pieds. La voilà, mon amie noire au talon rose. Rarement de face. Rarement toute la lumière du visage. Curieux ? Comme si le corps féminin noir émergeait d'un paysage de silence...

* à l'Espace Caraïbe, Montréal, du 12 mars au 12 avril 1993.